

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# FEUILLETON.

VOL. I. MONTREAL, 15 AOUT, 1866. No. 22

22

## UN PAIR D'ANGLETERRE.

(Suite.)

XX.

“ M. Milner apprit le lendemain, à sa grande surprise, qu'on ne trouvait Julien nulle part. On découvrit bientôt que son cheval aussi avait disparu.

“ M. Milner fut fort ému de cette disparition subite du jeune homme, qu'il avait promis de surveiller, et qu'il avait trop surveillé, peut-être.

“ Il sentit que cette disparition serait pénible à Clouderley, surtout si Julien avait fait quelque coup de tête et était allé se jeter dans la société de jeunes gens dont M. Milner avait la plus mauvaise opinion.

“ Avant d'écrire à Clouderley, il se rendit lui-même au palais de Camaldoli. Il n'y trouva que le vieux concierge et sa femme, qui, lui firent la même réponse qu'à Julien. On eût dit que Camaldoli s'était tout d'un coup englouti dans les entrailles de la terre, et qu'il ne fût resté de lui aucune trace.

“ M. Milner se détermina, par un véritable intérêt pour Julien, à rechercher Francesco et les autres personnes dont son jeune compatriote avait eu l'habitude de fréquenter la société. Beaucoup de ces jeunes gens paraissaient avoir quitté Florence; ceux qui se trouvaient n'avaient aucun renseignement à lui donner.

“ Il se demanda quelle démarche il pouvait encore faire dans l'intérêt de Julien, car il se reprochait d'être la cause involontaire de sa disparition. Un instant Julien avait paru dans la maison de Clouderley, où il avait dit

à la pauvre Paolina qu'il allait faire une longue absence et qu'il ne reviendrait qu'au retour de son père dans deux mois peut-être.

“ M. Milner parla de Julien au chargé d'affaires d'Angleterre et lui communiqua les soupçons qu'il avait conçus sur les camarades du fils de Clouderley. Mais M. Milner avait un caractère triste et sombre qui le rendait suspect de pessimisme et d'exagération.

“ — Allons donc ! lui dit M. Fitzroy, qui avait l'humeur vive des Irlandais; savez-vous, mon cher, ce que vous avez fait ? Vous l'avez ennuyé, ce jeune homme, que diable ! vous êtes par trop Anglais, et il est peut-être un peu trop Italien.

“ — Vous pouvez plaisanter, monsieur le chargé d'affaires, reprit Milner; mais, ou je me trompe fort, ou ce prétendu comte Camaldoli n'est autre que le fameux Saint-Elme, le chef de brigands qui infeste les Apennins avec sa bande, et qui depuis longtemps résiste avec succès aux efforts réunis des trois gouvernements de Florence, de Venise et de Gènes.

“ — Y pensez-vous ! interrompit l'honorable M. Fitzroy; le comte Camaldoli que j'ai reçu ici, le cavalier le plus accompli de Florence !... Allons, mon cher, allons, vous avez le cauchemar ou le spleen, ou peut-être tous les deux à la fois.

“ — C'est possible, monsieur, mais je vais écrire au père du jeune homme.

“ Quant à cela, vous ferez bien.

“ Et M. Milner écrivit immédiatement à Clouderley.

“ C'était la lettre dont l'arrivée avait motivé le départ si prompt de Clouderley, et lui avait fait reprendre l'instant le chemin de Florence.”

## XXI.

« Julien et Francesco, qui avaient quitté ensemble Florence pénétrèrent bientôt dans les Apennins. La route qu'ils suivaient n'était pas sans ressemblance avec un labyrinthe, où il faut tourner souvent et retourner sur ses pas... Ils passèrent dans des sentiers qui se croisaient et où personnes peut-être n'avait jamais passé avant eux. Dans de certains endroits ils furent forcés de traverser des taillis épais, et ils se trouvèrent sur le bord des précipices. Les chevaux avaient beaucoup de peine à avancer. Il semblait impossible que les voyageurs revinssent sur leurs pas; et si Julien, séparé de son compagnon par un accident, se fût trouvé seul, des jours probablement se seraient écoulés avant qu'il eût réussi à sortir de ces chemins presque impraticables et à retrouver la route de Florence. Cependant Francesco, tant il était habitué à cette route, semblait ne rencontrer aucun obstacle dont il ne pût triompher; il ne s'arrêtait jamais, il n'hésitait jamais sur la voie qu'il avait à suivre.

« Ils arrivèrent à la fin dans un ravin peu à peu s'élargissant des deux côtés. Ici Francesco arrêta tout d'un coup son cheval et dit :

« — C'est ici que nous demeurons.

« Julien comme Gil Blas quand on l'amena à la caverne des brigands, regardait de tous côtés sans rien découvrir qui ressemblait à une habitation humaine. Ils tournèrent cependant une montagne et aperçurent aussitôt deux tentes dressées dans la plaine qui s'étendait devant eux.

« M. Milner ne s'était pas trompé. C'était sous la protection du terrible Saint-Elme que Julien était venu se placer.

« On a vu de bonne heure, dans l'Italie moderne, des hommes se donner un chef et, soumis à lui seul, ne reconnaître aucun pays, ne se soumettre aux lois d'aucun souverain, mais, dans l'occasion, servir tel ou tel gouvernement; c'est ce qu'on a appelé les *condottieri*.

« En temps de paix, ces volontaires

indépendants, leurs chefs et ces troupes de louage, qui se donnaient au plus offrant ne se séparaient pas toujours, mais, se retirant dans les montagnes et dans les lieux les mieux fortifiés par la nature, y attendaient leur proie; quelle qu'elle fût c'est ainsi que le *banditisme* est sorti, en Italie, de ces bandes de *condottieri* pour qui la guerre n'était qu'un métier, et qui, au défaut de la guerre, ne reculaient pas devant le brigandage, n'était qu'un entracte et comme un passe-temps en attendant la guerre. Ils attaquaient des maisons isolées et même de petits villages, auxquels ils imposaient arbitrairement des contributions. Il y avait en Italie des princes qui toléraient ces désordres, et les tolérer, c'était les autoriser. Ils avaient sous la main des soldats résolus, prêts à combattre sous leurs drapeaux sans avoir à les payer quand ils n'en avaient pas besoin.

« Ce désordre énorme s'était peu à peu enraciné; et, en particulier, le gouvernement qui existait à Naples n'avait pas été au contraire du banditisme, qui trouvait dans les Abruzzes, et même dans la chaîne des Apennins, des lieux de refuge et une retraite assurée. Il en était résulté que le banditisme, comme cela, au reste, s'est vu en Allemagne, ainsi que l'attestent les *Brigands* de Schiller, n'était pas jugé par des gens; en Italie, aussi sévèrement que dans les pays où régnait un ordre plus régulier.

« Quelquefois même ces bandes se formaient sous le commandement d'hommes d'un rang élevé qui espéraient s'en faire un moyen politique contre les gouvernements. Il arrivait qu'après de vaines tentatives les conspirateurs avaient fui dans les montagnes, et préféreraient aux supplices dont ils étaient menacés la vie criminelle et aventureuse du banditisme; avec la même fin en perspective.

« Saint-Elme était un de ces hommes.

« C'était un mélange des qualités les plus contradictoires. Il appartenait à la première classe de la société. Il avait rêvé, en Corse, la liberté et le patriotisme. Il s'était associé de bonne heure à des jeunes gens qui aspiraient

comme lui à exercer de l'influence sur le pays auquel ils appartenaient. Ils avaient joué une partie qu'ils avaient perdue dans les luttes civiles, et puis ils s'étaient retirés dans les cavernes et les montagnes, rompant, comme, s'ils en avaient eu le droit, avec la société dont ils avaient voulu usurper le gouvernement, et décidés à y maintenir ce qu'ils appelaient leur indépendance, un peu comme les *outlaws* saxons après la conquête de l'Angleterre par les Normands.

“ Ces hommes s'étaient fait un code à leur guise. Ils ne prenaient qu'aux riches, au moins ils l'affirmaient. Leur arrivait de donner aux pauvres une partie de ce qu'ils avaient pris, comme si l'on pouvait faire l'aumône avec le brigandage. Jamais ils ne se livraient à aucune violence envers les femmes ; mais leur impiété s'attachait aux monastères et aux évêchés, et ils avaient à cet égard une morale qu'ils n'ont pas été seul à pratiquer dans l'histoire.

“ Il était impossible que ce banditisme plus ou moins systématique, plus ou moins politique, se maintint sans effusion de sang ; ceux qui le propageaient en Italie jetaient donc la terreur dans toutes les contrées où ils se montraient, et ils forçaient les États les plus pacifiques à s'armer contre leurs dépradations.

“ Au bout de cette lutte livrée, après tout, à la société, il y avait la corde, la hache et la roue, les rangs du banditisme finissaient toujours par s'éclaircir sous l'épée des soldats et la hache du bourreau ; ses plus braves champions périsaient à la fleur même de leur jeunesse.

“ Souvent cette vie qu'il avait embrassée révoltait à Saint-Elme, et de temps en temps il voulait y renoncer.

“ Il était né en Corse, et il avait combattu la conquête génoise. Il avait montré un grand dévouement pour l'indépendance de son pays. Après une série de désastres, la Corse avait subi le joug de la conquête. Saint-Elme s'était vu jeter en prison ; et l'on put croire qu'il mourrait sur l'échafaud pour expier ce dévouement patriotique que les Génois qualifiaient de révolte.

“ Il se réfugia cependant en Italie, et, avec plusieurs compagnons qui se trouvaient dans la même position que lui, il se retira dans les montagnes, où ils vécurent de pillage.

“ Longtemps il n'avait songé qu'à la délivrance de son pays. Après avoir échoué dans une tentative intrépide, il s'était jeté dans des extrémités déplorables. A dater de ce jour, il avait juré une haine éternelle à tous les gouvernements établis, et il avait traité les sociétés régulières et civilisées comme formant une grande conspiration contre les droits inhérents à l'humanité. Il n'avait plus de pays, et il se regardait comme un banni libre de toute loi, de toute règle et de toute obéissance. Dépouillé de ses domaines, réduit à la misère, il était devenu chef de bandits.

“ Quoiqu'il partageât avec générosité le butin arraché aux voyageurs attaqués ou les contributions lévées dans les villages voisins, il avait pu accumuler un trésor qui était caché dans les parties les plus inaccessibles des montagnes. Cette fortune lui permettait de résider quelques fois à Florence, et d'y retrouver cette vie des salons qui avait été la sienne autrefois. Sa personne y était peu connue, il avait choisi cette ville comme étant celle où il pouvait paraître avec le moins de danger. Un incident avait fini cependant par se produire qui lui avait causé une certaine alarme et l'avait déterminé à rejoindre le plus promptement possible ses compagnons dans les montagnes : des agents de la police avaient rôdé autour de son palais et commencé à exercer une surveillance inaccoutumée dans le voisinage de sa demeure.

“ Saint-Elme fut affligé de l'arrivée de Julien. Il prit Francesco à part et lui demanda si le jeune homme était instruit de la vie que la bande menait dans les Apennins. Francesco convint qu'il ne lui avait rien avoué et qu'il s'était borné à lui dire, qu'ils allaient rejoindre le comte Camaldoli dans sa résidence au milieu des montagnes. Julien raconta ce qu'il était arrivé à Julien avec M. Milner, et ajouta qu'il avait trouvé si résolu à ne pas rester un instant de plus avec le secrétaire de M. Fitzroy, qu'il lui avait offert de l'homme.

ner. Julien était plein de courage, ajouta Francesco, habile dans tous les exercices du corps, d'une vive imagination, cette vie de hasards et de dangers lui plairait certainement, et il ne songerait plus à retourner auprès de son père, telle était la pensée de Francesco, qui aimait d'ailleurs beaucoup Julien comme camarade, et il l'exprima devant Saint-Elme avec l'énergie qui lui était habituelle. Son mépris des sociétés civilisées et de leur morale, comme de leurs lois, faisait croire à Francesco qu'un jeune homme dont il avait su faire son ami se laisserait facilement entraîner dans la voie qu'il suivait lui-même. Mais Saint-Elme reprocha sévèrement à Francesco d'avoir trompé Julien. Introduisant la loyauté dans ce banditisme même au quel il s'était livré, Saint-Elme avait pour principe de ne tromper personne. Il voulait que ceux qui partageaient son sort se rendissent au moins compte du parti qu'ils se déterminaient à prendre quand ils agissaient de rompre avec toutes les sociétés civilisées, il croyait qu'on devait savoir l'engagement que l'on contractait et à quoi l'on s'exposait.

— Que ferait-il de Julien ? Il ne pouvait le chasser de l'asile qu'il était venu chercher. D'ailleurs, le retour à Florence n'était point facile en ce moment, et Saint-Elme avait été prévenu que sous peu une grande tentative serait faite pour écraser le banditisme. Si Julien reprenait immédiatement la route de Florence, il pourrait donc lui arriver de rencontrer en chemin des troupes qui l'arrêteraient comme suspect de faire partie des bandes, et tout innocent qu'il était, il courrait grand risque de payer de sa vie le soupçon qu'il aurait encouru. Saint-Elme était donc décidé à retenir quelque temps Julien sans permettre qu'on lui fit aucune proposition de nature à le compromettre.

— Ce jeune homme, disait Saint-Elme à Francesco, a devant lui un avenir auquel nous ne devons pas toucher. C'est un sujet de haute espérance, qui ressemble avec ses amis, avec son père, à ce serait la plus honteuse des actions que de s'emparer de sa personne et de le

détourner de la carrière où il doit marcher. Parce que j'ai rompu moi-même avec la société, je ne veux pas forcer mes amis à m'imiter, et peut-être les entraîner dans ma ruine.

— Francesco, qui se soumettait toujours aux volontés de son chef, lui permit de ne rien faire pour agir sur l'esprit de Julien, et de lui dissimuler avec beaucoup de sollicitude la profession de ceux au milieu desquels il se trouvait.

— Saint-Elme ne voulait garder Julien que le moins possible, et, dès qu'il apprendrait le retour de Clouderley, il était résolu à lui envoyer son fils. Quoiqu'il ne se l'avoit pas, Saint-Elme était sous l'influence de l'affection qu'il portait au jeune Anglais, quand il le retenait quelques semaines avec lui, car tous les dangers que Julien aurait courus en retournant aussitôt à Florence eussent été peut-être moins grands que ceux auxquels il pouvait se trouver exposé dans les montagnes, au centre même du banditisme.

— Quelques fois la troupe de Saint-Elme couchait sous la tente, et quelque fois en plein air, à l'ombre des arbres; dans l'hiver, il lui arrivait de se réfugier dans certaines ruines qui se trouvaient au centre des Apennins et que la troupe connaissait parfaitement.

— Julien fut d'abord frappé de surprise à la vue du spectacle qui s'offrit à ses regards. Ce spectacle troublait ses idées.

— Le comte Camaldoli ayant habité un palais à Florence, il s'attendait à le retrouver dans un magnifique château à la campagne.

— Il observait curieusement la scène qui se montrait devant lui, comme un changement de décoration extraordinaire, et il ne disait rien.

— Comme il était neuf dans le monde et qu'il avait peu d'expérience, il n'avait pas l'habitude de rire, des conclusions immédiates des objets extérieurs.

— Camaldoli était un homme, comme il n'en avait jamais connu auparavant, peut-être, avait-il d'autres règles de conduite que les autres hommes de la même classe que lui ? Il avait pu vouloir mener une vie toute différente de celle que menait ordinairement la noble, et avoir recherché les plaisirs de

la vie errante et nomade dans la contrée la plus pittoresque du monde.

— On eût dit, en effet, que toute la troupe réunie autour de Saint-Elme vivait de la vie de bohémien.

— Julien honorait son illustre ami (car il le considérait toujours ainsi) pour la simplicité apparente de ses goûts, et se disait, que, pouvant être un grand seigneur, il avait voulu être homme.

— Dans cette retraite, dit Saint-Elme à Julien, je ne suis plus le comte Camaldoli; mes amis ne me connaissent ici que sous le nom de Saint-Elme.

— Ce fut alors que Saint-Elme présenta Julien à cinq ou six de ceux qui l'entouraient. Ils les avaient prévénus d'avance qu'il fallait recevoir Julien avec courtoisie et politesse, sans rien lui découvrir du mystère qu'il voulait lui cacher.

— Il y avait dans la physionomie de ces hommes quelque chose de hardi et de violent que la pupille de Clouderley avait déjà pu observer chez les compagnons de Francesco à Florence; mais ce caractère était ici bien plus saillant. Cependant ils paraissaient tout entièrement soumis à Saint-Elme et semblaient le regarder comme un être qui leur était supérieur.

— Ils s'imposaient, d'ailleurs, en ce moment, toute la contrainte possible dans leur conversation, et cherchaient à produire une impression favorable sur le nouveau venu. Julien eut bientôt meilleure opinion d'eux qu'au moment de son arrivée. Des amis du comte Camaldoli devaient être des personnes de mérite; et il prit l'habitude de les voir au point de vue, sous lequel, Saint-Elme avait voulu les lui montrer. Mais bien qu'ils fussent soumis à leur chef, ils avaient leurs opinions à eux. La vie qu'ils menaient leur avait appris à se mettre au-dessus des craintes qui agissent sur l'esprit de la plupart des hommes, et dans leurs rapports, entre eux comme dans leurs paroles, il était difficile qu'on ne retrouvât point l'empreinte de cette vie sans règle et sans contrôle qu'ils menaient. Ils avaient bien reçu Julien, parce que c'était la volonté de leur chef; et l'ingénuité de sa jeunesse, la douceur de ses manières,

contribuèrent à leur rendre l'obéissance facile. D'ailleurs, ils le regardaient d'abord comme un homme qui n'aurait rien à lui reprocher. Quand ils cessèrent d'avoir cette idée, ils commencèrent à murmurer. Leur vie était une vie de danger, et personne ne devait en recueillir les avantages sans prendre sa part du danger. Il ne fallait pas, hémi eux de bourgeois parasite, et ces hommes d'un poignard se comparant à l'abeille avec son laborieux aiguillon.

— Julien triompha cependant de leurs préventions. Ces bandits étaient des Italiens. Ils n'étaient pas insensibles aux arts, surtout à la musique. Julien eut bientôt, comme artiste, excité leur admiration et leur enthousiasme.

— Dans ces montagnes où l'on ne pouvait être entendu de personne, dans cette retraite profonde, une musique un peu sauvage, celle des bandits qui chantaient en chœur, avait fait retentir les échos solitaires. Maintenant les Muses étaient, comme descendues au milieu de ces mêmes montagnes et dans cette vallée, où les bandits avaient dressé leurs tentes. Julien était un enthousiaste de l'art et de sa voix admirable charma jusqu'aux bandits les plus endurcis et les transporta.

— L'innocence de Julien, la pureté de son cœur, son âme étrangère à la crainte et au crime, semblaient passer dans sa voix qui rasérait les âmes. Julien n'excellait pas moins dans les exercices qui lui méritèrent toute l'estime de la troupe de Saint-Elme. Il tirait de l'arc merveilleusement. Il maniait l'épée, le sabre avec une adresse et une vigueur peu communes. Dans presque tous ces exercices, il l'emportait presque toujours sur ses rivaux, et quand il pouvait rencontrer un égal, on n'était pas moins surpris qu'un si jeune homme pût montrer tant d'adresse et soutenir la lutte avec les plus habiles parmi ses aînés. Il restait modeste au milieu de ses triomphes. Il avait toujours le même visage franc et ouvert, et il se montrait plein de cordialité dans ses relations. Aussi n'avait-il point d'ennemis, et chaque jour lui donnait des amis nouveaux.

— La troupe de Saint-Elme s'élevait à près de cent hommes; mais ils n'é-

taient jamais tous réunis. Ils restaient dispersés dans les gorges des montagnes qui conduisait à Venise, à Ferrare, à Parme, à Gênes; partout où ils pouvaient attendre et attendre une proie. Ils se portaient quelquefois jusqu'aux Abruzzes et dans les environs de Naples. Parmi ceux qui se trouvaient autour de la personne du chef il y avait un changement perpétuel. Quelques-uns recevaient l'ordre d'entreprendre une expédition, d'autres revenaient d'une expédition terminée et attendaient des instructions pour en tenter une nouvelle.

« Les bandits avaient des cachettes où il déposaient leur butin; les corps de ceux qu'ils avaient tués restaient quelquefois là où ils étaient tombés, et quelquefois on les transportait plus loin.

« Julien n'avait rien vu des affreux résultats du banditisme. Saint-Elme ne commandait les expéditions que dans des circonstances très-extraordinaires; il était le centre de tout mouvement, mais il n'y prenait que rarement part lui-même. Il avait soin de retenir Julien avec lui; ou, s'il fallait qu'il commandât, il confiait le jeune homme à Francesco.

« La raison, je l'ai déjà dit, qui empêchait le plus Julien de pénétrer le secret de Saint-Elme c'était qu'il l'avait connu dans un milieu tout différent dans un plus somptueux palais de Florence, sous le nom de comte Camaldoli. Il ne pouvait s'imaginer que son protecteur et son ami fût réduit à mener une vie comme celle que cet homme étrange menait après l'avoir follement embrassée.

« Julien croyait assister à une sorte de mascarade dans laquelle des hommes d'une haute naissance, comme les héros d'Astrée, s'étaient imaginé de se retirer à l'ombre des bois et d'y jouer des rôles convenus, avec les montagnes, les forêts, les caractères comme des décorations de théâtre.

« Clouderley, dès son retour à Florence, m'écrivit pour me faire part de la disparition de Julien.

« Je n'ai pas besoin de dire le désespoir qu'il en éprouvait.

« Il avait retrouvé sa maison vide; il n'avait plus de femme; et peut-être plus de fils; car ce jeune homme qu'il aimait si tendrement, il le regardait comme son enfant.

« Les renseignements qu'il avait pris lui faisaient craindre qu'entraîné par Francesco, sur lequel les soupçons de la police étaient de plus en plus éveillés, Julien ne fût s'enrôler dans une bande de brigands et d'assassins.

« Clouderley me disait, dans sa lettre qu'il partait pour aller à la recherche de Julien et pour le sauver, s'il en était encore temps.

« Il ajoutait que cet événement déplorable, la perte de Julien peut-être, c'était à moi qu'il fallait en faire remonter la responsabilité; que, si le fils de mon frère mourait sur l'échafaud, c'était moi qui, en l'écartant de la grande scène où il aurait dû monter, avait jeté cette imagination de jeune homme dans les folies et les aventures de nature à le conduire à un but sinistre. Mon devoir était donc plus que jamais de rendre à Julien la place qui lui appartenait; quels que fussent ses torts, quelle que fût sa situation actuelle, il n'en était pas moins le fils de mon frère et son légitime héritier!

### XXIII.

« La lettre que je reçue quelques temps après était de M. Milner; Clouderley n'existait plus!

« En partant pour aller à la recherche de Julien, Clouderley avait prié M. Milner, s'il lui arrivait malheur, de m'en prévenir. Il lui laissait en même temps une lettre cachetée pour lui-même et une autre pour Julien; celle-ci ne devait être lue que par le jeune homme lui-même, en présence de M. Milner, comme M. Milner n'était autorisé à décacheter le pli qui lui était adressé qu'en apprenant la mort de Clouderley. Ces deux lettres révélèrent tout le secret de la naissance de Julien. Un mot cacheté aussi, que Clouderley avait laissé à M. Milner, et qui portait mon adresse, me prévenait de la mesure prise par Clouderley, sans qu'il eût jugé à propos de rien dire d'avance à M. Milner et de se décharger, lui vivant, d'une

mission qu'il voulait conserver jusqu'au tombeau.

« Je résume ici les détails que me donnait la lettre de M. Milner.

« Clouderley avait résolu de n'épargner aucun effort pour sauver Julien. Qu'y avait-il à faire ? Il était peu probable qu'au milieu des montagnes où Francesco avait dû le conduire, d'après les renseignements que Clouderley, de concert avec M. Fitroy, avait recueillis, un message, une lettre lui parvinssent.

« Clouderley était parvenu à découvrir un ami d'enfance de Saint-Elme, qui avait combattu avec lui pour la délivrance de leur commune patrie, et qui, en gémissant sur la vie que menait Saint-Elme, n'avait pas rompu tout rapport avec lui. Un ancien ami de Saint-Elme, qui s'appelait Galotti, ému par le désespoir de Clouderley, ne put refuser à un père les moyens de retrouver son fils, et, après lui avoir fait promettre solennellement de ne point perdre Saint-Elme, consentit à lui remettre, en lui indiquant la route à prendre et la retraite où Julien devait vraisemblablement se trouver, une lettre qui, adressée aux chefs des bandits, était comme un passe-port pour Clouderley.

« Celui-ci partit aussitôt avec son domestique. Il suivirent la chaîne des montagnes, qui s'étend pendant plusieurs centaines de milles, de Gènes au détroit de Messine.

« Ils redescendirent bientôt dans la plaine et prirent la grande route jusqu'à Spolète, d'après les instructions données par Galotti, ayant d'entrer dans les défilés rocheux qui devaient les conduire au lieu de leur destination.

« Clouderley traversa ensuite les sinuosités des montagnes, jusqu'à ce qu'il eût atteint le lac Bellino, d'où sort la rivière qui porte le même nom.

« La surface, calme et serein du lac est entourée de montagnes escarpées dont la cime va percer les nuages. Non loin de là, la rivière, large de soixante pieds, tombe d'une hauteur de cent mètres dans une espèce de bassin formé par de noirs rochers, d'où, sous la forme d'une vapeur blanche, comme la neige, elle retombe encore et forme cinq à six cataractes, chacune de cinquante à cent pieds de haut. Une sorte de ton-

nerre gronde au fond de l'abîme et retombe alternativement, sans être jamais la même. Le paysage qui sert de cadre à cette merveille de la nature est, dans son genre, ce que l'on peut voir de plus beau et de plus magnifique. La rive est couverte d'orangers, et des roches pyramidales se dressent sur des montagnes toutes couvertes d'arbres verts du plus riche feuillage.

« Une solitude ainsi remplie des plus grandes beautés de la nature, éloignée de tout art humain, de toute industrie humaine, produit un effet inexprimable sur le spectateur. Il y a dans un spectacle quelque chose de solennel qui agit sur l'âme et élève les pensées jusqu'au monde invisible. Les œuvres de l'homme sont comme anéanties devant celles de Dieu. Le voyageur est jeté au milieu de l'infini et de l'éternel, de ce qui était hier, de ce qui est aujourd'hui, de ce qui sera toujours. Mais telle était la situation de l'Italie, que peu de voyageurs se seraient risqués dans une telle route. On n'y voyait que les oiseaux qui peuplent l'air et les animaux des montagnes : le banditisme était le maître de cette magnifique contrée.

Clouderley arriva, ferme et intrépide, au milieu de ces montagnes et de ces grandes scènes de la nature, quoiqu'il n'ignorât pas les dangers qui pouvaient l'y attendre. Il avait un but qu'il voulait atteindre, coûte que coûte, une pensée unique, qui était de sauver le jeune homme auquel il avait consacré sa vie. Il reconnut l'endroit où il était arrivé, d'après la description exacte que Galotti lui en avait faite. Il savait qu'il n'avait plus que deux sentiers et un petit détours à suivre pour pénétrer dans la retraite où il était sûr de trouver Saint-Elme et ses compagnons.

A l'endroit désigné, il ne trouva personne cependant. Il examina tout d'un œil scrutateur, et il aperçut, au bout de quelques instants, des charbons en partie consumés et d'autres qui brûlaient encore, là où l'on avait allumé des feux.

Il y avait aussi près de ces feux mal éteints des restes de provisions, et d'autres indices indiquant qu'une troupe avait depuis peu quitté la vallée.



XXIV. — Clouderley réfléchit quelques instants, mais, pendant qu'il était encore incertain sur le parti à prendre, il aperçut dans la vallée un homme qui semblait se diriger vers lui. Clouderley lui fit signe, et l'homme se rendit au signe qui lui était fait. Il était impossible de ne pas être frappé de ce qu'il y avait de menaçant dans son aspect. Il avait toute l'apparence d'un bandit. Ses yeux farouches, ses sourcils épais, sa longue barbe inculte étaient de nature à frapper de terreur un homme moins déterminé que Clouderley. Il avait quelque chose d'athlétique, et il était armé de deux pistolets et d'un poignard passé dans sa ceinture.

Clouderley ne s'alarma point à la vue de cet homme. Il l'accosta.

— Mon ami, lui dit-il, je viens chercher ici une personne du nom de Saint-Elme. Pouvez-vous me conduire jusqu'à lui?

— Oui dit le brigand. Il est parti d'ici ce matin de bonne heure. Je suis de sa troupe. J'ai exécuté quelques ordres qui m'avaient été donnés, et je vais le rejoindre. Voulez-vous me suivre?

Clouderley accepta la proposition.

Il suivit le brigand.

Cet homme n'appartenait plus à la troupe de Saint-Elme. Le matin même il en avait été chassé.

Parmi les règles du banditisme tel que Saint-Elme voulait le maintenir, toute cruauté inutile et lâche était interdite; la bande devait respecter les femmes. Or le bandit que Clouderley venait de rencontrer avait attaqué une petite caravane, composé de deux dames et de leurs guides, et, après avoir mis les guides en fuite, s'était emparé de tout ce que ces dames possédaient; il les avait attachées à un arbre, il s'appretait à les fusiller quand Saint-Elme, averti, était survenu, avec plusieurs de ses hommes, les avait délivrées, leur avait fait rendre tout ce qu'il leur appartenait, les avait fait reconduire en lieu de sûreté, et avait chassé immédiatement de la troupe le bandit qui n'en était pas à ses premiers actes de révolte.

Carrado, c'était son nom, avait voué un éternel ressentiment à Saint-Elme et à toute sa troupe. Il était sous cette impression lorsqu'il avait aperçu Clouderley et son domestique. Il se persuada aussitôt que les nouveaux venus, qui avaient pénétré si loin dans les montagnes, n'étaient autres que des émissaires de la police qui allaient à la découverte de la bande, et il offrit de leur servir de guide, sans qu'il sût bien où elle se trouvait en ce moment, mais, comme il connaissait les points où elle s'arrêtait d'ordinaire, il suivit des sentiers qui conduisaient au campement où, dans son opinion, elle devait se trouver.

Saint-Elme prenait quelquefois la précaution de placer une embuscade près d'un nouveau campement qu'il jugeait à propos de faire. Cette fois il avait donné l'ordre à Francesco de rester avec quelques hommes de la bande derrière des arbres où ils virent de loin arriver Carrado, suivi de deux étrangers.

Francesco soupçonna aussitôt le bandit chassé d'une trahison. Il donna l'ordre à ses hommes de faire feu de ce que ceux qui s'avançaient seraient à leur portée. Quelque instants après les coups partaient. Carrado était frappé à mort; Clouderley avait été aussi atteint et tombait, Francesco le reconnut en s'approchant, et sa douleur fut aussi grande que pouvait l'être celle d'un homme qui avait embrassé une telle vie; il portait un vif attachement à Julien, et Clouderley, à ses yeux, était le père de son ami. Il s'empressa de faire donner à Clouderley, dont le voyage dans les montagnes s'expliquait de lui-même, tous les soins possibles, et il se hâta de prévenir Saint-Elme, qui déplora plus encore peut-être que Francesco ce qu'il appelait un affreux accident.

Saint-Elme, au bout de quelques heures, voulut lui-même raconter à Julien ce qui était arrivé, mais de manière à ne rien lui révéler de la vie qu'il menait. Francesco s'était trouvé, lui dit-il, sur un point où des brigands n'avaient attaqué Clouderley au moment où celui-ci, blessé, avait besoin des plus pressants secours. Les

brigands s'étaient enfuis devant Francesco et ses compagnons, et on avait fait une litière sur laquelle on transportait Clouderley à la ville la plus voisine, pour y recevoir tous les secours que réclamait son état.

« Julien, désespéré d'un tel événement, suivit aussitôt la route que lui indiqua Saint-Elme. Il fit de rapides progrès à celui qu'il regardait toujours comme le comte de Camaldoli, à Francesco, et partit à cheval, espérant rejoindre son père blessé.

## XXV

« Julien s'était décidé sur-le-champ, sans dire un mot, sous l'impression du terrible événement qui venait de le surprendre. Sa douleur était profonde. Il sentait bien que c'était pour lui seul que Clouderley était venu dans ces lieux déserts et dangereux et avait peut-être perdu la vie. Pourquoi Julien avait-il quitté Florence, pourquoi n'était-il point resté avec M. Milner ? Toutes ces réflexions se présentaient à la fois, comparati sans réflexion, et que ces fatales conséquences viennent trop tard exciter nos regrets.

« Julien, accompagné de Francesco, avait suivi la route qui le conduisait à Nagliacozzo, la ville la plus voisine. Dès qu'on put apercevoir les clochers de cette ville, Francesco, pour de bonnes raisons à lui connues, se sépara de Julien.

« Julien arriva à Nagliacozzo, que Clouderley et son domestique, avec deux montagnards qui aidaient à transporter Clouderley sur sa litière, venaient de quitter. Julien suivit aussitôt la route qu'ils avaient prise pour retourner à Florence, celle d'Otricoli.

« Au bout de quelques milles il aperçut à une distance la petite caravane qu'il cherchait : la litière, descendait d'une partie plus élevée de la route sur la pente inférieure. Il fit hâter le pas à son cheval. Le domestique de Clouderley reconnut Julien dès qu'il l'aperçut.

« La litière s'arrêta. Le domestique alla droit à son maître et, lui parlant bas à l'oreille, lui dit :

« — Voici mon jeune maître ! voici votre fils !

« Clouderley semblait insensible sur sa litière. Ses yeux étaient fermés. Il les ouvrit. En ce moment Julien descendait de cheval : il se trouva en une minute aux côtés du blessé et, d'un œil inquiet, il étudiait son état.

« Dès que Clouderley le vit, un doux sourire éclaira ses traits ; ce sourire disait : — J'ai atteint mon but ; si je dois mourir, je mourrai content. Ses lèvres firent un léger mouvement, mais il ne put parler. Il tendit la main, Julien la saisit tendrement et la serra. L'émotion était trop vive pour le blessé. Il s'évanouit. Julien étouffait. Il pleura, et ces larmes le soulagèrent. Il se remit enfin, mais l'évanouissement de Clouderley continuait. Julien lui prit les mains, elles étaient froides. Il chercha à lui tâter le pouls et ne put le trouver : le cœur semblait ne plus battre.

« — Il est mort ! il est mort ! s'écria Julien, livré au plus affreux désespoir.

« Ces symptômes cependant finirent par disparaître, et le blessé commença à respirer : mais il était très-faible, il ne lui fallait pas d'émotion. Julien, qui s'était retiré, ne se montra plus.

« Cependant Clouderley, qui était revenu à lui et qui avait pris un peu de sa présence d'esprit semblait, d'un regard inquiet, chercher quelqu'un parmi ceux qui l'entourait. Julien comprit l'anxiété de Clouderley et se montra : celui-ci maintenant pouvait supporter sa vue. Ils se rendirent à Florence en voyageant à petites journées. Clouderley se retrouva dans cette maison qu'il habitait depuis huit ans. Hélas ! il y avait vu mourir Eudoxie, et maintenant il revenait peut-être y mourir lui-même. Sa blessure était fort dangereuse et les médecins donnaient peu d'espoir.

« Le domestique demanda à Julien s'il fallait envoyer chercher M. Milner. Julien répondit affirmativement, car il pensait que la présence de celui-ci serait agréable à Clouderley.

« Julien avait eu raison. Clouderley revit M. Milner avec plaisir ; malgré tous ses efforts, il ne put lui parler. Il lui montra Julien, il baisa la main du jeune homme et chercha à la mettre

dans celle de M. Milner. Il avait des moments de calme, mais les crises qui annonçaient un funeste dénouement, reparaissaient bientôt. Ces alternatives, qui faisaient succéder la crainte à l'espoir, se prolongèrent pendant la nuit qui suivit le jour de son arrivée, à cinq heures du matin il expira.

On eut beaucoup de peine à arracher Julien du lit de mort de son protecteur, de son père, sur lequel il s'était jeté pour le serrer encore une fois dans ses bras.

## XXVI.

Trois jours s'étaient écoulés depuis la mort de Clouderley. M. Milner qui était établi dans la maison mortuaire pour veiller sur Julien, n'avait pas encore réussi à l'entretenir de la lettre qu'en partant pour l'Angleterre, celui qui venait de succomber d'une manière si déplorable avait laissé pour le jeune homme. Dans son désespoir, Julien refusait de rien entendre.

Dès que M. Milner essayait, comme il disait, de parler d'affaires, son pupille le repoussait d'un air farouche, en déclarant qu'il voulait demeurer tout entier à sa douleur. Or, dans la lettre adressée à M. Milner lui-même, Clouderley lui avait recommandé la plus grande mesure, en le suppliant de ne remettre à Julien celle qui lui était destinée que dans certaines circonstances qu'il indiquait. Il ne voulait pas que celui, dont l'avenir avait sans cesse occupé sa pensée, courtât jamais le risque de se trouver dans une position fautive et d'entreprendre sans espérance de succès la revendication de ses droits. Quoiqu'il arrivât, les économies de Clouderley, les terres qu'il avait achetées, formaient un patrimoine à Julien, et un testament en règle lui assurait la propriété. M. Milner, à qui le véritable nom et les droits de Julien étaient révélés, avait reçu de Clouderley la mission de m'écrire et de me faire savoir, à son tour, acceptant l'héritage d'un devoir sacré, il soutiendrait la cause de l'orphelin. Clouderley comptait sur l'énergie de cet homme et sur sa loyale promesse.

Il est vrai que M. Milner n'avait pas su s'emparer de la confiance du jeune homme, et Clouderley, à son retour d'Angleterre, lui avait fait quelques

observations à ce sujet, mais M. Milner, non sans raison, s'était plaint de la trop vive imagination de Julien, et Clouderley, qui avait grande confiance dans son ami, n'avait pas eu devoir rien changer à ses premières dispositions.

M. Milner avait résolu de remettre la communication qu'il avait à faire à Julien, sur sa véritable origine à une époque plus éloignée, et il voulait simplement le mettre au fait de l'héritage que Clouderley lui laissait.

Julien le comprenait, et ne voulait pas entendre parler d'affaires.

— Plus tard, disait-il, plus tard!

M. Milner, effrayé de l'impétuosité du jeune homme, avait pris le parti d'attendre et de ne plus ouvrir la bouche, quand il se trouvait en sa présence, à moins que ce ne fût pour faire indirectement l'éloge de cette modération, si étonnante, disait-il, à certains jeunes gens. Il avait entrepris aussi de faire parler à Julien par la vieille Paolina. Enfin, pour en finir, il avertit le jeune homme, le troisième jour après la mort de Clouderley, qu'il avait donné rendez-vous, le soir même, au notaire dépositaire du testament, pour qu'il en donnât lecture à Julien.

Au moment marqué pour le rendez-vous, le jeune homme, qui, dans son inconsolable douleur, passait à peu près toutes ses journées au tombeau de Clouderley, avait disparu. C'était un de ces instants funestes où la raison déplaît aux jeunes gens précisément parce qu'elle est la raison; s'occuper d'argent, de terres, de revenus, quand son père venait de mourir, semblait un crime à Julien, et il fuyait, sans plus songer à l'avenir que s'il ne devait point y en avoir pour lui.

M. Milner, ne douta point que Julien ne fût allé retrouver Saint-Elme et Francesco, dont, malheureusement, il n'avait pas été question depuis le triste retour de Clouderley et sa mort; M. Milner, attendant que son pupille fût revenu de l'espace, d'égarement, où il se trouvait, pour lui dire toute la vérité, dans la crainte qu'une révélation prématurée ne portât un coup terrible à sa raison ébranlée.

(A continuer.)

## UNE VENGEANCE DE MEDECIN.

Depuis que, grâce aux merveilleuses inventions modernes, l'homme s'est rendu maître de l'espace et des vents, on a imaginé les trains de plaisir par terre et par eau. A un moment donné vous pourrez aller à Paris, à Londres, partout où quelque spectacle nouveau sollicitera votre curiosité. Des wagons ou des bateaux à vapeur sont là qui vous attendent, et jamais les voyages n'ont été rendus aussi faciles et aussi accessibles à toutes les bourses. Cette invention des trains de plaisir se reproduit sur toutes les échelles, et, en province même, les villes s'envoient ainsi un contingent de curieux qui double pour un moment, sur le lieu où il arrive, la population ordinaire.

C'était précisément l'arrivée d'un train de plaisir qui précipitait une grande partie de la population des alentours de la ville de B... vers le petit port de cette ville. Un bâtiment à vapeur chargé de passagers était attendu, et on allait souhaiter la bienvenue aux étrangers que les fêtes du lendemain attireraient à B...

Les quais se remplissaient de promeneurs; les flâneurs de profession, les jeunes gens et les parents complaisants, malgré la fraîcheur d'une forte brise de mer, poussaient jusqu'au môle, à l'extrémité duquel s'élevait un petit phare. Il éclairait l'entrée de la rivière, car B... ne touchait pas à la mer. Deux fois par jour, le flot venait seulement remplir son port et mouiller les flancs des navires qui, chaque année, partaient pour Terre-Neuve. Une ligne aussi pittoresque qu'irrégulière de maisonnettes liait la mer au port. Ces habitations s'élevaient entre les chantiers de construction et le môle, séparées de la rivière par un étroit chemin tout encombré d'ancre, de cordages, de piles de bois, et protégées contre les vents par les côtes escarpées contre lesquels elles se blottissaient. Là demeuraient les familles des matelots et des pêcheurs; là se réfugiait le petit commerce du port; là se voyaient, accrochés

contre les murs, les filets encore humides, et, sur les devantures, les chapeaux verts ou bruns goudronnés, à la courte visière, et dont les bords élargis en arrière préservent de la pluie le cou bruni des hommes de mer.

Des femmes portant en sautoir le panier allongé aux parois gluantes attendaient le bateau chargé de poisson qui leur apportait la capture du jour; les petits enfants, aux cheveux blonds, au teint hâlé, prenaient leurs ébats devant les portes, les plus grands s'essayant à leur futur métier en creusant des chaloupes dans du bois mou, en se balançant sur les barques amarrées au rivage et en respirant à pleins poumons cet air saturé de sel et de goudron qui fait les marins.

Les personnes assises sur le banc de gaîté arrondi autour du môle signalèrent les premières l'arrivée du vapeur. Tous s'emurent; les hommes pratiques, qui calculaient ce qu'avait coûté la construction du môle; les femmes, qui donnaient leur attention à la toilette de celles qui les condoyaient; les rêveurs, qui, prédisposés à subir la mystérieuse fascination du chant des vagues heurtant les rochers, regardaient la mer et rien que la mer; les enfants, dont les yeux mobiles parcouraient les falaises ou suivaient avec un intérêt profond un navire qu'un attelage d'hommes traînait le long du chemin de halage; tous ces regards convergèrent vers un point unique, quand une voix s'écria :

— Le voilà !

Escorté de quelques bateaux pêcheurs convertis de leurs voiles grises, le bâtiment à vapeur s'avancit en effet. Sa large cheminée peinte en rouge vomissait des tourbillons de fumée, nuage léger que la brise emportait en le dispersant. A mesure qu'il approchait, on distinguait mieux ce qui s'y passait, on voyait les passagers se presser sur l'avant, et bientôt les joyeux accords d'une musique d'amateurs mêla ses notes vibrantes et sonores aux mille bruits de la grève. Une immense acclamation accueillit son entrée dans la rivière, et les promeneurs se hâtèrent de retourner sur leurs pas pour assister au débarquement. En cinq minutes la petite jetée se trouva déserte; un homme y demeura

seul. Le dos appuyé contre le môle, les bras croisés sur sa poitrine, il regardait d'un air sombre la mer, qui venait lécher ce mur de granit qu'elle ne pouvait franchir. Il était jeune ; ses cheveux, que soulevait la brise glacée du soir, étaient noirs et bouffis, et ce n'étaient pas les rides de l'âge qui plissaient son front haut. Il était arrivé avec la foule, et s'y tenait un instant mêlé ; puis, après avoir reçu et distribué des saluts et des bonjours, après s'être arrêté auprès de différents groupes, il s'était glissé jusqu'à cette place, et, la foule partie, il se laissait aller à cette rêverie que semblait alimenter une pensée tenace et douloureuse. En ce moment, en effet, cet homme était dans une de ces crises qui décident d'une destinée.

## II.

Né à B... de parents honorables mais peu riches, Léopold Berthenay était un de ces êtres orgueilleux et susceptibles, un de ces esprits chagrins et inquietés qui prennent la vie à rebours et qui lui demandent plus de bonheur qu'elle n'en peut donner. Son enfance et son adolescence avaient été entourées d'amour et de sollicitude, et il s'était dégoûté, trop tôt de la vie monotone et calme de la famille en province. A cette nature ardente il fallait des luttes et des orages ; à cette âme ambitieuse, il fallait autre chose qu'une existence étroite dans une petite ville. Il avait passé les années de sa première jeunesse à Paris, livrant son intelligence à tous les systèmes, et la fortune que ses parents venaient de lui laisser à tous les hasards. Rien ne l'avait satisfait, et le cœur, la tête et la bourse, également vides, il était revenu dans son pays avec ses désenchantements et un orgueil non assouvi, car il ne rapportait de Paris qu'un diplôme de docteur en médecine. Son intelligence, sa science médicale, lui valurent, il est vrai, une assez nombreuse clientèle ; mais, malgré le rôle d'homme heureux, qu'il jouait avec assez de naturel, il n'en demeurait pas moins écrasé sous le poids de ses découragements, et nourrissant au fond de son âme l'amertume qui suit toujours les déceptions éprouvées. Un sentiment

nouveau vint l'arracher à cette atonie du cœur qui engendre le scepticisme ou le désespoir. Il avait été mis en relation avec une des familles les plus considérées de la ville. Il vit là une jeune fille dont la grave beauté et l'aimable caractère produisirent sur lui une vive impression. Céleste de Langerain était une douce et blonde créature qui se panouissait comme une fleur dans le milieu sain et tempéré de la famille, les joies fiévreuses du monde ne pouvant s'accorder ni avec ses goûts ni avec sa constitution extrêmement délicate. L'âme du jeune pessimiste s'ouvrit à des espérances nouvelles. Sans donner un regret à cette liberté qu'il feignait d'aimer avant tout, il rêva de devenir esclave des devoirs de la vie de famille, qui lui apparut comme un paradis terrestre dans lequel, après tout, il pouvait rentrer.

Malheureusement pour lui celle qui, sans le savoir, faisait germer ces bons sentiments en son cœur, appartenait à l'une de ces familles où l'on regarde comme sacrés certains principes qu'il se plaisait à heurter de front, et plus d'une fois la différence de leurs opinions avait mis du froid entre lui et M. de Langerain. Après avoir longtemps hésité par crainte d'un échec, dont son orgueil, aussi bien que son affection, s'effrayait à l'avance, il prit tout à coup sa résolution et demanda Céleste à son père. Il fut refusé. M. de Langerain motivait son refus sur l'inégalité des fortunes ; et cette raison, dictée peut-être par la politesse, fit éclorre dans le cerveau du jeune médecin les projets les plus extravagants. L'or est difficile à acquérir, mais enfin il s'acquiert. Restait le moyen à trouver. Il le cherchait laborieusement, quand une circonstance imprévue vint lui aplanir les voies. Un parent, sur l'héritage duquel il ne pouvait compter, mourut sans avoir le temps de faire son testament, et sa fortune revenait de droit à Léopold. Il avait immédiatement adressé une nouvelle demande, accompagnée de certaines promesses qui témoignaient hautement du peu d'importance qu'il attachait à ses idées en matière politique, et des regrets qu'il donnait en son fort intérieur à ses croyances religieuses mises en oubli. Il at-

tendait un résultat. L'arrêt qui allait être prononcé était pour lui un arrêt de vie ou de mort, et c'est pourquoi il fuyait la solitude et le silence de la maison et les conversations banales de ceux qu'il appelait ses amis, pour voir mêler les agitations de son âme à celle de la mer, d'incroyables séductions pour les cœurs tourmentés. Le bruit de ses flots, leur perpétuel mouvement, s'harmonisent avec les pensées orageuses. Pour celui dont les grands spectacles de la nature font monter l'âme vers Dieu, elle est l'apaisement et le calme. Léopold Berthenay avait chassé de son intelligence et de son cœur les enseignements de la religion qui lui avaient paru des entraves; mais, si Dieu était pour lui absent de ses œuvres, Léopold n'en subissait pas moins l'empire de leur solennelle beauté.

Quand il quitta le môle, la lune montrait son disque rouge au dessus des falaises, et le bleu profond du ciel se parsemait d'étoiles. Il s'éloigna à pas lents, passant le front baissé devant les maisonnettes du port, dont les volets mal joints laissaient apercevoir des filets lumineux. Une seule fois ils s'arrêtèrent. Le vent avait violemment entr'ouvert deux persiennes d'un rez-de-chaussée. Au bruit il recula et leva les yeux. Les rideaux d'indienne étaient correctement retenus dans leurs embrasses, et un intérieur de famille lui apparut. C'était un pauvre ménage de matelot, mais tout y respirait le contentement, mais proprement menlé; à chaque couchette pendait un bénitier formé de coquillages et un rameau béni sur la cheminée, une vierge en plâtre, tenant l'enfant Jésus entre ses bras, servait de pendant à un crucifix de bois. Rien n'est consolant comme la vue de ces pieux objets dans la maison du pauvre; ils racontent dans un muet et bien éloquent langage que la foi est là. La souffrance, la misère, peuvent venir, elles se rencontreront avec la résignation et l'espérance.

Il y avait réunion de voisins ce soir-là chez le matelot. Autour d'une table travaillaient plusieurs femmes; l'aiguille passait agile entre les doigts des jeunes filles, les fuseaux tournaient rapides sous la main ridée des vieilles, quelques

petites filles tricottaient graves comme des maïtrons, et l'on entendait un bruit confus de rires et de paroles. Au près du foyer les hommes fumaient leur pipe; l'un d'eux abandonnait complaisamment son épaule comme oreiller à une petite fille qui s'était endormie entre ses bras, et dont il baisait de temps en temps le visage vermeil. Vis-à-vis de lui une femme, jeune encore, faisait danser pieds nus sur ses genoux un tout-petit enfant dont les grands dominait la conversation sans la troubler.

Léopold Berthenay demeura pensif devant ce tableau; et lui, le savant orgueilleux de sa science, l'homme blasé sceptique, il se sentit pris d'amers regrets en même temps d'un immense désir d'en finir avec l'isolement dans lequel il avait voulu vivre, alors qu'il avait ainsi un foyer rayonnant, une famille et des amis.

— Il me semble que l'on vent à démarquer les volets, dit une voix d'homme; allez-y voir, camarades, car, si je bouge, l'enfant se réveillera, c'est sûr.

A cet appel, un des hommes se leva, et Léopold reprit sa marche. La maison qu'il habitait se trouvait dans le centre de la ville son appartement était situé au-dessus d'un des rares magasins qui s'éclairaient un peu le soir. En entrant chez lui, il entra ouvrit une porte, et adressa à la marchande, qui siégeait au comptoir, cette demande, qui formait par habitude :

— Est-il venu quelqu'un ou quelque chose pour moi ?

— Oui, monsieur, répondit-elle. Et, se dérangeant, elle lui tendit une lettre, en ajoutant avec un agréable sourire :

— Le domestique de M. de Langerain vient de l'apporter.

Le jeune homme la prit et monta l'escalier de son pas ordinaire. Il fut quelque temps sans pouvoir ouvrir sa porte; la clef n'entra pas dans la serrure, tant l'émotion faisait trembler sa main. Tout avait été soigneusement clos dans son appartement, plongé dans une obscurité profonde. Il se dirigea tâtons vers la cheminée, et y prit une boîte d'allumettes. Il était pressé; en ce moment les ténèbres lui étaient odieuses; trois allumettes s'éteignirent

ou se brisèrent entre ses doigts ; la quatrième s'enflamma et il put allumer une bougie. Il plaça le bougeoir sur sa table à écrire, s'assit, brisa l'enveloppe, et demeura l'espace d'une seconde en proie à une de ces mystérieuses émotions qui traversent les cœurs les plus fermes dans les heures décisives de la vie, alors que l'avenir va se dévoiler à leurs yeux ; il avait peur. Enfin ses yeux s'abaissèrent sur le papier qu'il n'osait ouvrir ; il le déplia et il le lut. Tout à coup sa respiration, suspendue par l'attente, devint précipitée, ses sourcils se froncèrent ; quelques chose de siffant, qui ressemblait à un gémissement, passa entre ses dents. Il approcha la bougie et il relut. Son visage devint sombre comme la nuit, mais ne trahit plus de douleur. Tout ce que la colère et l'orgueil froissés peuvent mettre de pâleur sur le front d'un homme et d'éclairs de fureur dans son regard, son regard et son front s'en chargèrent. Après cinq minutes d'une terrible méditation, ses doigts crispés se fermèrent, et, étendant le bras par un geste insensé, il murmura d'une voix sourde :

— Je me vengerai !

### III.

— Ainsi donc le docteur te boude, Céleste ?

— Oui, ma tante. Depuis mon mariage est annoncé, il a refusé de se rendre aux invitations qui lui ont été faites.

— En vérité c'est un terrible homme, et il m'a toujours inspiré plus de peur que de sympathie. Dans le monde, il affecte une superbe insouciance ; mais je le devine, il souffre cruellement, et, j'en suis sûre, il l'eux voudra toute sa vie.

— Le croyez-vous, ma tante ? Mon Dieu ! cela m'attriste, et je suis réellement désolée de ce qui arrive. Pourquoi a-t-il eu la malencontreuse idée de me demander en mariage ? En vérité, cela me peine de le savoir malheureux par moi.

Et Céleste de Langerain, dont le gracieux visage s'était empreint d'une mélancolie profonde, appuya son front sur sa main et demeura silencieuse.

Malgré ses vingt-deux ans, Mlle de Langerain avait la fraîcheur veloutée et la faiblesse d'une jeune fille à peine sortie de l'adolescence. Sa délicate beauté semblait être à son printemps ; et, comme femme, elle était trop frêle peut-être. Aussi, beaucoup la trouvaient charmante, mais un peu idéale.

— Mon Dieu ! qu'elle a l'air faible, disait-on en la voyant ; si les beautés poitrinaires étaient encore de mode, elle régnerait.

Sa tante, son interlocutrice en ce moment, avait d'autres proportions, possédait une physionomie plus animée, et la commiseration de sa nièce pour Léopole Berthenay la fit partir d'un bruyant éclat de rire.

Enfant, dit-elle, vas-tu prendre au sérieux les airs fulgurants de ce bizarre jeune homme ? Sa colère passera, et il sera d'ailleurs bien obligé de ronger son frein.

— Mais vous avez dit qu'il souffrait ?

— Oui ; seulement il a une manière toute particulière de souffrir. Il est âpre mordant comme une nuit d'hiver, quand il se figure qu'on ne le remarque pas. Comme il se doute bien que je suis instruite de tout, il ne prend pas la peine de dissimuler avec moi et me jette des regards diaboliques. Ou je me trompe, ou c'est plutôt du dépit, de la rage qu'il éprouve qu'une véritable douleur.

— Qu'importe ! dit la douce Céleste, c'est toujours souffrir.

— Te voilà bien lamentable, on dirait que tu le regrettes.

— Certainement je le regrette comme un ami, comme un habitué de la maison.

— Il faut lui rendre cette justice, il a des talents de société fort agréables, et chez ton père il se mettait en frais ; ce qui ne lui arrive pas toujours. De plus il est très-savant.

— Oh ! c'est un excellent médecin ; et, pour complaire à papa, j'allais consentir à le faire consulter, quand sa démarche est venue changer la face des choses. J'en suis fâchée pour mon père aussi bien que pour moi. Les autres médecins l'entretiennent dans ses craintes ; selon eux, ma vie ne tient qu'à un fil. J'ai la poitrine si délicate ! Et cependant ma santé se fortifie depuis que

J'ai abandonné, de ma propre autorité, tous les régimes. J'engraisse, ne trouvez-vous pas ma tante ?

Et la jeune fille passa, en souriant sa main sur ses joues satinées.

— Bah ! les régimes, dit la tante en levant les épaules, cela ne vaut rien, absolument rien. Tu as été trop douillettement élevée, ma chère, voilà tout. Parce que ta mère est morte de la poitrine, s'ensuit-il qu'il te faille rigoureusement mourir de la même maladie ?

— Jà ne sais ; mais c'est bien là aussi mon côté faible, dit Céleste avec conviction ; ces choses-là se sentent parfaitement. Vous allez me trouver bien peu courageuse, ma tante ; mais, que de fois j'ai pleuré ma propre mort !

— C'était, tu l'avoueras, t'y prendre de bonne heure, et à ton âge on n'a guère de ces pensées funèbres, ce qu'il advient quand on est assez imprudent pour laisser arriver aux oreilles des parties intéressées les craintes qu'on éprouve. Je suppose que maintenant tes terreurs à ce sujet sont dissipées.

— Mais je ne suis pas encore complètement rassurée, dit Céleste avec un hochement de tête. Ma mère, à laquelle je ressemble tant, dit-on, est morte à vingt-cinq ans.

— Et jusque-là tu trembleras ?

— Un peu : il est si dur de mourir quand on est heureuse comme je le suis !

— Sans doute ; et as-tu confié cela à M. de Berny ?

— Oui, je lui ai dit d'y réfléchir sérieusement.

— Et il n'a pas reculé ?

— Il a ri, et m'a traité de visionnaire.

— Allons, tout est pour le mieux. Un bon plaignant va cent ans, comme tu sais, et tu nous enterreras tous. Seulement, il est malheureux que tu te sois brouillée avec le docteur Berthenay. Sa spécialité, assure-t-on, est le traitement des maladies de poitrine. Il a fait plusieurs cures surprenantes, et ses arrêts là-dessus sont infaillibles, comme ceux du destin. Mais on frappe, je crois.

— Entrez, dit Céleste.

Une femme de chambre parut. Elle tenait à la main un charmant bouquet de fleurs de serre.

— Les belles fleurs ! s'écria la jeune fille, en avançant machinalement le bras pour les prendre ; sont-elles pour moi ?

— Oui, mademoiselle. Avant de me donner le bouquet, on a même demandé si vous y étiez.

— Qui me l'envoie ?

— L'enfant qui l'a apporté, n'a pas dit autre chose, et ne m'a pas laissé le temps de le questionner. Il riait sous cape, et j'ai pensé que c'était encore une farce de M. Ernest.

— Ton frère est bien gentil de te faire de pareil surprises, Céleste, dit Mme de Langerain quand la femme de chambre fut sortie.

— Il les aime beaucoup, les surprises ; mais celle-ci m'étonne. Dans quelle serre serait-il allé fourrager ? Parmi nos connaissances nous n'avons rien d'aussi beau. Voyez donc, ma tante, quel magnifique camélia !

Et, pour le montrer dans toute sa beauté, elle voulut l'isoler en écartant du doigt les autres tiges.

— Ah ! mais il y a un billet, reprit-elle. Ernest est dans ses jours gais ; il m'écrit de Langerain, à la seule fin de me recommander de faire diner son chien, sans doute. Me permettez-vous, ma tante, ajouta-t-elle en retirant la lettre du bouquet.

— Certainement, c'est si joli de recevoir un billet par l'intermédiaire d'un camélia blanc ! Lis, ma chère enfant. Il est temps d'ailleurs que je te quitte pour aller préparer mon départ.

— Vous partez, ma tante ?

— Oh ! je fais une absence de trois à quatre jours. Mon mari va en inspection, et j'en profite pour aller voir mes fils à Vannes. Veux-tu me donner ton bouquet ? En m'en allant, je lui ferai mettre les pieds dans l'eau, afin qu'il se conserve, frais le plus longtemps possible.

Céleste se leva et donna le bouquet.

— Vous êtes bien bonne, ma tante, dit-elle ; mais je le ferai moi-même en allant vous reconduire.

— Je ne veux pas du tout que tu me reconduises, je suis pressée. Reste te dis-je.

— Puisque vous le voulez, ma tante, vous trouverez de l'eau dans la salle à



manger. Quand j'aurai lu le titre d'Ernest, j'irai le placer dans la suspension afin que tout le monde en jouisse. Au revoir, ma tante.

Mme de Langerain mit un baiser sur le front qu'on lui tendait, et sortit emportant les fleurs.

La jeune fille alors pensa à la lettre qu'elle gardait entre ses doigts. Elle l'ouvrit sans se presser et y jeta les yeux. Une émotion violente se peignit sur ses traits, son frêle corps chancela, ébranlé par une effrayante commotion nerveuse; le papier lui échappa des mains; elle retomba sur son siège.

— Oh! c'est affreux, c'est affreux, cria-t-elle d'une voix perante.

Et elle fondit en larmes.

Quelques jours plus tard, Mme de Langerain était introduite dans ce même salon où elle avait eu avec Céleste la conversation relatée dans le chapitre précédent.

— Je vais prévenir monsieur, dit la femme de chambre en se retirant.

Mme de Langerain fit un mouvement et la rappela.

Mais ce n'est pas du tout mon cousin que je désire voir, dit-elle, c'est ma nièce.

— Mademoiselle n'est pas bien, madame, elle ne reçoit personne.

— Je comprends la consigne, mais elle ne me regarde pas. Où est Céleste?

— Dans sa chambre, madame.

— Que ne me le disiez-vous plus tôt, dit Mme de Langerain avec impatience.

Et revenant sur ses pas, elle passa devant la femme de chambre, monta l'escalier et alla frapper à une porte du premier étage.

La douce voix de Céleste lui répondit et elle entra.

La jeune fille vêtue d'une robe de chambre de couleur bleue, était assise sur un fauteil à tête recouvert de perse de la même nuance, mais plus claire.

Elle était fort pâle, et sa taille affaissée révélait une grande lassitude physique.

— Elle accueille sa tante avec sa grâce accoutumée; mais son sourire avait quelque chose de forcé qui navrait.

— Tu as donc été souffrante depuis notre dernière entrevue, ma pauvre enfant? dit Mme de Langerain en la regardant fixement.

— Oui, ma tante, mais ce n'était rien, une affection nerveuse qu'un peu de repos a guérie.

(A continuer.)

LE FEUILLETON.

Paraissant le 1er et le 15 de chaque mois. Prix de l'abonnement: un an \$1 un numéro 5 centins.

Les personnes qui désirent souscrire peuvent le faire en adressant le montant de leur abonnement à M. J. B. Bourdeau, Imprimeur-Gérant, Bureau de Poste, Montréal ou aux Messieurs suivants, qui sont autorisés à recevoir les abonnements:

M. Z. Chapeleau, Libraire, Rue Notre-Dame, Montréal.

M. T. E. Roy, No. 8 Rue St-Joseph Haute-Ville, Québec.

M. M. Duchesneau, St-Jérôme.

M. Cyriac Chaput, L'Assomption.

M. A. Tétrault, Rivière du Loup, en haut.

M. Charles Royer, Trois-Rivières.

M. L. Bourguignon, St-Jean d'Iberville.

M. L. A. Déromé, Joliette.

M. A. Cadieux, Varennes.

M. C. Thérien, St-Isidore.

M. N. Dorais, St-Urbain Premier.

M. N. Picard, Laprairie.

M. L. H. Lafleur, Yamaska.

M. F. X. Collette, Verchères.

M. G. St-Cyr, Maskinongé.

LE FEUILLETON est en vente au dépôt de Journaux de M. W. Dalton, coin des rues Craig et St-Laurent.

J. B. Bourdeau, IMPRIMEUR-GÉRANT.